

M A R C U S M A L T E

LE GARÇON

Roman

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

À Frédérique, en attendant l'or.

Même l'invisible et l'immatériel ont un nom, mais lui n'en a pas. Du moins n'est-il inscrit nulle part, sur aucun registre ni aucun acte officiel que ce soit. Pas davantage au fond de la mémoire d'un curé d'une quelconque paroisse. Son véritable nom. Son patronyme initial. Il n'est pas dit qu'il en ait jamais possédé un. Plus tard, au cours de l'histoire, une femme qui sera pour lui sœur, amante et mère, lui fera don du sien, auquel elle accolera en hommage le prénom d'un célèbre musicien qu'elle chérissait entre tous. Il portera également un nom de guerre, attribué à l'occasion par les autorités militaires en même temps que sa tenue réglementaire d'assassin. Ainsi l'amour et son contraire l'auront baptisé chacun à sa façon. Mais il n'en reste rien. Ces succédanés aussi seront voués à disparaître à la suite de cette femme et de cette guerre et de l'ensemble du monde déjà ancien auquel elles avaient pris part. Qui le sait ?

Pour peu qu'on daigne y croire, l'unique trace de son passage qui subsiste est celle-ci.

1908

Le jour n'est pas encore levé et ce que l'on aperçoit tout d'abord au loin sur la lande est une étrange silhouette à deux têtes et huit membres dont la moitié semble inerte. Plus dense que la nuit elle-même, et comme évoluant en transparence derrière ce voile d'obscurité. La paupière fronce à cette apparition. Doit-on s'y fier ? On se demande. On doute. À cette heure les gens dorment, dans les villes, dans les villages, ailleurs. Ici, il n'y a rien ni personne. Si la lune se montrait elle n'éclairerait qu'un paysage de maquis, brut, désolé. Une terre indéfrichée. Qui va là ? Quoi ? On l'ignore. On scrute avec une attention accrue cette ombre insolite pour tenter de l'assimiler à quelque espèce connue et répertoriée. Mais il n'y en a guère qui feraient l'affaire. À quel ordre appartient-elle ? De quelle nature est-elle ? On s'interroge. On la suit du regard. On la voit qui avance, courbée, l'échine déformée par une énorme protubérance, l'allure lente et quasi mécanique dans sa régularité. On devine, on sent qu'il y a dans cette démarche quelque chose qui tient à la fois du désespoir et de l'obstination. On pense à une tortue géante dressée sur ses pattes arrière. À un fabuleux coléoptère de la taille d'un jeune ours. On s'inquiète vaguement. On chasse ces pensées. Mais elles reviennent. Car après avoir passé en revue les divers représentants de la faune courante, en vain, on est bien obligé de lâcher les monstres. Les vrais. Légendes

et mythes remontent. On convoque le bestiaire des créatures primitives, archaïques, imaginaires, fantasmagoriques. On puise à la source de nos craintes les plus anciennes, de nos peurs les plus profondes. On frissonne.

Et tandis que notre esprit bouillonne et se tourmente, là-bas la silhouette bossue continue de progresser pas à pas sur un chemin qui n'a jamais été tracé.

On se rapproche. L'œil s'est aiguisé, il est capable à présent de trancher. D'un seul coup il scinde l'entité en deux. Deux corps distincts. L'un sur l'autre. L'un chevauchant l'autre comme lors de ces parodies de joutes qui égayaient les cours de récréation – si un tournoi a eu lieu il est terminé, les adversaires tous disparus, vainqueurs ou vaincus, on ne sait.

Ainsi donc ils sont deux.

Le mystère s'éclaircit quant à la nature de l'apparition, mais curieusement on n'en est pas soulagé pour autant. On ne respire pas mieux. Au contraire.

Ils sont deux mais qui sont-ils ?

Que sont-ils ?

Que font-ils ?

Où vont-ils ?

On n'a pas fini de s'interroger.

Celui qui sert ici de monture a la stature d'un garçon de quatorze ans. Sec et dur. Les côtes, les muscles, les tendons saillent, à fleur de peau. Et par-dessus de vagues morceaux de tissu, un assortiment de frusques vraisemblablement constitué sur le dos d'un épouvantail. Il va sans chaussures, les plantes de ses pieds ont la texture de l'écorce. Du chêne-liège. Ses cheveux ruissellent sur ses épaules et sur son front tel un bouquet d'algues. Il est en nage, il luit, émergeant tout juste, dirait-on, de l'océan originel. La sueur lui sale les paupières au passage puis s'écoule en suivant le chemin des

larmes. Une goutte se prend parfois dans la jeune pousse de duvet qui ourle sa lèvre supérieure. Ses yeux sont noirs, plus noirs que le fond des âges, où palpite pourtant le souvenir de la prime étincelle.

C'est l'enfant.

Celle qui pèse sur ses reins n'a rien d'un chevalier sinon la triste figure. Une femme. Ce qui reste d'une femme. Les reliques. Sous les loques des bouts de bras qui dépassent, des bouts de jambe, la chair qui semble fuir du tas de hardes comme la paille d'une vieille poupée. Elle ne pèse pas lourd en vérité mais c'est un poids presque mort. Ballottant à chaque foulée. Son crâne repose entre les omoplates du garçon. Ses paupières sont closes. Elle a le teint cireux, la peau flétrie des pommes sauvages tombées de l'arbre. On lui donne soixante ans. Elle n'en a pas trente.

C'est la mère.

De temps en temps le garçon marque une pause. Ses mâchoires se desserrent. Il inspire, expire fort par le nez, on entend l'air chuintier. On croit entendre aussi battre son cœur mais ce n'est qu'illusion. Les secondes passent et il demeure, immobile, attentif, insensible semble-t-il aux secousses qui se propagent par vagues courtes, spasmodiques, le long de ses cuisses. Ses genoux tremblent mais ne fléchissent pas. Son buste est toujours incliné sous sa charge. Il lance à la nuit un regard par en dessous. Il sonde, en quête de repères qu'il est le seul à pouvoir extraire de la pénombre. Il n'a suivi qu'une fois cette voie auparavant mais cela lui suffit. Il a la mémoire des détails. L'épaisseur d'un buisson ou l'inclinaison d'un tronc ou les contours d'un rocher : ce que le commun des mortels est inapte à remarquer, lui le capte et le retient. Jusqu'au plus infime. Dans les galeries de son cerveau il y a des niches où s'entassent mille feuilles de tilleul que les ner-

vures seules différencient. De même mille feuilles de platane, mille feuilles de chêne. Il y a des poches pleines de cailloux que rien ne distingue entre eux hormis la subtile variation des éclats que chacun renvoie sous le feu de midi. Le garçon possède cela. Dans un ciel saturé d'étoiles il pourrait montrer du doigt l'endroit précis où l'une d'elles soudain manque à l'appel. C'est sans doute son unique trésor.

La femme sur son dos n'a pas bougé. Elle tient en suspension dans une sorte de hotte faite de peau de chèvre et de cuir et de corde. Ouvrage grossier confectionné par ses soins en prévision de cet événement sitôt qu'elle a été certaine qu'il surviendrait. Ses membres pendent de chaque côté, aux flancs du garçon. Avant de repartir ce dernier tire sur la sangle qui lui bride la poitrine afin d'en soulager la tension. Le cuir s'est incrusté dans la chair, y traçant un sillon de couleur mauve pareil à une balafre fraîche. Le temps l'effacera. Maintenant le garçon a repris ses marques, il a relevé ses indices, il se remet en route. Non sans une sourde angoisse on les regarde tous deux s'éloigner puis se dissoudre à nouveau dans le noir qui les a tout à l'heure engendrés. Vers quelle destination ? Dans quel but ? Au fond on ne tient pas tant que ça à le savoir, mais on se prend à espérer qu'ils les atteindront.

C'est l'enfant portant la mère.

Mer, lui avait-elle dit. Mer. Mer. Plusieurs fois. Elle lui avait serré le bras en le fixant droit dans les yeux comme elle le faisait lorsqu'elle voulait être sûre qu'il avait compris. Précaution inutile : il comprenait tout et tout de suite. Mais parfois il trichait et retardait le moment de le confirmer d'un signe de tête car il aimait sentir sa main et son regard posés sur lui. Cela était rare.

Ils étaient accroupis sur la grève et elle pointait le doigt vers l'immensité étalée devant eux. Ce jour-là le ciel et l'eau étaient du même gris et pourtant ils ne consumaient leur union que loin, très loin, à l'extrême limite de l'horizon. Le garçon se tenait sur ses gardes. Il avait déjà vu des flaques et des mares, mais ceci jamais. Les flaques et les mares pouvaient être franchies. Les flaques et les mares étaient des eaux mortes alors qu'il se sentait ici en présence d'une force éminemment vive, une puissance phénoménale contenue à grand-peine sous la surface et susceptible à chaque instant de se libérer. Dans son grondement sourd, incessant, il percevait une menace. Ses effluves âcres et lourds lui emplissaient les poumons, lui portaient au cœur. Sans parler de l'écume blanchâtre qu'elle bavait sur le sable.

La mère était restée un long moment le regard tourné vers le large. Dans le globe de ses yeux brillait une flamme que le garçon ne connaissait pas. Qu'il aurait aimé faire naître lui-

même ou pour le moins recueillir dans la conque de ses mains pour la protéger du vent et de tout. Cette lueur nouvelle l'étonnait. Que voyait-elle là-bas qui embrasait ainsi son âme ?

Le garçon n'avait jamais entendu parler ni de bateaux, ni de voyages, ni de continents.

C'était peut-être deux mois en arrière. Mer, avait répété une ultime fois la femme avant de se relever, et cette fois il s'était empressé de lui signifier sa pleine et entière compréhension, pour la rassurer, pour lui complaire. Pour conserver la flamme. Laquelle avait malgré tout disparu, comme soufflée, dès qu'ils avaient eu le dos tourné. Le rideau terne qui couvrait habituellement le regard de la mère était retombé. Était-ce sa faute à lui ? Qu'aurait-il pu faire de plus ? Personne ne pouvait répondre à ses questions car il ne pouvait les formuler.

Ils s'en étaient retournés vers leur foyer.

Ce jour-là c'était elle qui le guidait. Ouvrant la marche. Elle était déjà très affaiblie. Le mal l'avait déjà prise. Elle respirait avec un bruit de grésil et toussait quelquefois à en vomir ses tripes. Mais ses jambes la portaient encore, elle pouvait encore se déplacer seule. Avec lenteur. Lui qui hier devait trotter pour la suivre était contraint désormais de réfréner son allure pour ne pas lui écraser les talons. Il la gardait respectueusement dans sa ligne de mire, à quatre ou cinq pas de distance. À bien l'observer il constatait qu'elle avait rétréci. Ce n'était pas qu'une impression. Au fil des semaines le corps de la mère s'était rabougri, il s'était ramassé, ratatiné, sa taille avait réellement diminué. L'effet du mal, toujours. À coup sûr un trou s'était ouvert en elle, au centre d'elle, une bonde par laquelle petit à petit sa propre vie s'évacuait.

Néanmoins elle marchait. Elle avançait. Sans hésitation

quant à la direction à prendre. L'itinéraire, apparemment, n'avait pas de secret pour elle. L'avait-elle si souvent emprunté ? Certains matins le garçon se réveillait seul. La mère n'était pas sur sa couche, elle n'était pas dans la cabane, elle n'était pas non plus au potager. Il la cherchait alentour, dans le périmètre, assez vaste, qui lui était familier, son terrain de jeu et de chasse, son univers entier. Elle n'y était pas. Le garçon retournait à la cabane, s'asseyait par terre sur le seuil et passait les heures suivantes à l'attendre. Sentinelle. Guet. Plus solitaire que jamais. Mer, mer : était-ce vers cela qu'elle s'en était allée ? Elle désertait sans prévenir. Le garçon n'imaginait pas que cette absence pût être définitive. Il attendait. La plupart du temps la nuit précédait son retour. Aussi légers fussent-ils il entendait ses pas bien avant que de discerner ses contours auréolés d'un halo lunaire. Il n'avait pas quitté son poste. La mère n'expliquait rien. Elle passait devant lui pour regagner leur antre, lui accordant non une parole, non une caresse, mais un simple regard, neutre, au passage, et distillant dans son sillage son odeur d'humus et de sueur, de salpêtre et de cendre, à laquelle se mêlaient ces soirs-là, oui, c'est vrai, des relents étrangers, des remugles plus lointains, plus musqués, que le garçon flairait sans pour autant parvenir à en saisir l'origine.

Mer, lui avait-elle dit.

le reçoit dans le bas de la nuque. C'est aussi ténu que la chute de flocons de cendre.

Il traverse maintenant une zone au sol fissuré où poussent la soude et la salicorne. Disséminés ici ou là d'épais tapis d'obione dans lesquels ses pieds enfoncent. De loin en loin un pin parasol esseulé. Il marche encore les trois quarts d'une heure avant de marquer soudain l'arrêt. Nez au vent comme un cerf aux aguets. Parmi le bouquet d'odeurs il en est une qui se détache, celle de l'iode. Son pouls s'accélère. Il se remet en route.

Et bientôt il l'entend. Elle gronde en sourdine à son approche. Et lorsqu'il la découvre elle occupe déjà tout son champ de vision, étalée de toute sa masse, de toute sa démesure, jusqu'aux confins du monde connu. Sa peau ondule et fluctue, se hérisse à certains endroits. D'un noir d'encre mais luisant inexplicablement sous le ciel sans lune.

Cette fois-ci le garçon n'a pas peur. Ce qu'il ressent c'est de la joie et du soulagement. Il s'immobilise sur un semblant de dune et gonfle ses poumons et il tend le bras vers l'horizon. Pour montrer ou pour offrir.

Mer.

La femme sur son dos ne relève pas la tête. Elle n'ouvre pas les yeux. Elle reste muette.

Tout à sa satisfaction le garçon ne s'est pas rendu compte que le souffle dans son cou s'était interrompu. Quelques minutes, quelques pas plus tôt. Le cœur de la femme a cessé de battre. Il ne battra plus.

Sa mère est morte, c'est aussi simple que cela. À cette heure, elle et lui, ce n'est pas sur le même rivage qu'ils ont échoué.

Le garçon ne le sait pas encore.

[...]